

La bible du blasphème

Du dadaïsme au lettrisme, en passant par la culture punk et l'Internationale situationniste, le critique de rock américain Greil Marcus retrace l'histoire secrète du XX^e siècle. Celle de la subversion

LIPSTICK TRACES
Une histoire secrète
du vingtième siècle
de Greil Marcus.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Guillaume Godard.
éd. Allia, 552 p., 190 F (28,96 €).

Jeunes gens qui vouez à la gloire un amour immodéré et qui redoutez l'anonymat plus que la mort, procurez-vous sans tarder *Lipstick Traces*, cette bible du blasphème, cette saga de la provocation au XX^e siècle, ce viatique pour les siècles futurs que vous aspirez à séduire une cravache à la main et l'insulte à la bouche. Vous étiez un maudit : vous deviendrez un héros. Le présent ne cesse de réécrire le passé : il a besoin de se forger des légendes. Vous serez la légende du XXI^e siècle.

Plus nihiliste encore que les personnages qu'il met en scène, Greil Marcus a donc entrepris, à votre intention, d'écrire l'histoire secrète du siècle à travers Dada, le lettrisme, la culture punk et l'Internationale situationniste. Vous y entendrez Richard Huelsenbeck, un des fondateurs du dadaïsme, affirmer, en 1918, à Berlin, devant un public scandalisé venu entendre une conférence sur les nouvelles tendances des arts : « Nous étions pour la guerre, et le dadaïsme, aujourd'hui encore, est pour la guerre. La vie doit faire mal. Il n'y a pas assez de cruauté. » Dada casse le monde et malheur à celui qui voudrait en recoller les morceaux ! Balayant tous les vestiges de l'esthétique, de la philosophie, de l'éthique, Dada devient cette voix qui se cogne contre les murs, murs de la pudeur, murs de l'hypocrisie, cherchant des limites et n'en trouvant pas. Et quand Johnny Rotten, des Sex Pistols, dans *Anarchy in the U-K* (1977), se cri-

vés des villes son « *I am Antechrist* », c'est encore la voix de Dada qui retentit. Lointainement, en écho, on perçoit celles de Nietzsche et de Stirner.

A Paris, en cette matinée du 9 avril 1950, Dada explosa devant dix mille croyants venus du monde entier assister à la grand-messe de Pâques. Déguisés en dominicains, quatre jeunes gens – parmi lesquels le futur historien Michel Mourre – prennent d'assaut la chaire pour annoncer la mort de Dieu et accuser l'Eglise catholique universelle « *du détournement mortel de nos forces vives en faveur d'un ciel vide* ».

OUTRAGE

Le sermon de Michel Mourre ne put être achevé : les fidèles et les gardes suisses se précipitèrent sur les conspirateurs pour les lyncher. Ce qui, aujourd'hui, ne serait qu'un aimable outrage était alors pire qu'un crime. Michel Mourre, arrêté, fut confié à un psychiatre, cependant que les surréalistes, navrés que des enfants bâtards se soient emparés de leur héritage, proclamaient, par la bouche d'André Breton : « *C'est bien là, au cœur même de la pieuvre qui étreint encore l'univers, que le coup devait être porté. C'est d'ailleurs là que, quelquefois, dans leur jeunesse, rêvent comme moi de le porter des hommes avec qui j'ai fait ou continue à faire route : Artaud, Crevel, Eluard, Péret, Prévert, Char et bien d'autres.* »

Mais la vieillesse survient toujours plus vite qu'on ne le croit – c'est la seule révolution véritable et surtout la seule à laquelle on n'est pas préparé, disait Trotski – et Michel Mourre mourra en 1991 en respectant l'encyclopédisme, un rien bigot, préférant Murras à Dada. Mais peut-être, après tout, que, dans la tradition qui va des confessions de saint Augustin aux sermons de Little Richard (« *J'étais un drogué, j'étais*



« ABCD », collage et photomontage de Raoul Hausmann (1923-1924)

un homosexuel, je chantais pour le diable », les blasphèmes de Mourre voulaient seulement dire que, pires sont les péchés, plus grande est la piété qui leur succède ou, comme l'écrivait Raoul Vaneigem, que « *profaner une hostie est encore une façon de rendre hommage à l'Eglise* ». Et n'oublions pas Richard Huelsenbeck qui se métamorphosa, aux

Etats-Unis, en prédicateur de la cause psychanalytique... « *Notre-Dame*, écrit Greil Marcus, est le premier événement que Debord et les autres firent leur. Ils décrétèrent que c'était leur crime fondateur. » Ils avaient déjà compris que rien n'est plus simple, pour prendre place dans l'histoire de l'avant-garde, que de provoquer une

émeute sous un prétexte artistique. Il suffit d'amener un public à espérer quelque chose et de lui donner autre chose ou, comme Alfred Jarry l'avait déjà fait lors de la première d'*Ubu*, en 1896, de violer les tabous que tout le monde accepte comme tels.

Sur ce point, Debord avait beaucoup appris d'Isidore Isou, ce jeune Roumain, sexy à la manière d'Elvis Presley, qui débarqua, inconnu, à Paris en 1945 et qui déclara la guerre de la culture, en appelant au fanatisme de chacun – en particulier des jeunes gens convaincus de leur génie méconnu. Ce qui, évidemment, même si on se limite aux Deux Magots et au Flore, fait toujours beaucoup de monde. La littérature perdant de son prestige, Isidore Isou réalisa son premier film, *Traité de bave et d'éternité*, qu'il présenta au festival de Cannes en 1951, en se plaçant d'emblée sur le même pied que Griffith, Stroheim ou Abel Gance. Il annonçait déjà la destruction du cinéma : il voulait être le premier signe apocalyptique de disjonction, de rupture, de cet organisme « *ballonné* » et « *ventru* » qui s'appelle le film.

« SIMPLIFIEZ-VOUS LA VIE : MOUREZ ! »

Guy Debord lui emboîta le pas en 1952 avec *Hurléments en faveur de Sade*, film délibérément sans images où il prétendait avoir voulu tuer le cinéma. Pourquoi ? Parce que, répondait-il avec humour et faisant allusion à l'acte surréaliste le plus simple, « *c'est plus facile que de tuer des passants* ». Dans ces *Hurléments en faveur de Sade* résonne cette sentence qui résume l'esthétique nihiliste : « *La perfection du suicide est dans l'équivoque.* » Ou encore, cette citation de Nietzsche : « *Simplifiez-vous la vie : mourez !* »

Selon une stratégie parfaitement rodée – par les surréalistes giflant le cadavre d'Anatole

France ou par les lettristes ridiculisant les existentialistes –, les situationnistes dégomèrent Charlie Chaplin venu à Paris présenter *Les Feux de la rampe* en octobre 1953 : « *Cinéaste sous Mack Sennett, acteur sous Max Linder, Stavisky des larmes des filles-mères abandonnées et des petits orphelins d'Auteuil, vous êtes, Chaplin, l'escroc aux sentiments, le maître chanteur de la souffrance.* »

Il ne manquait même pas, à ce réquisitoire, l'inévitable note sur son « *fascisme larvé* », son goût de l'argent et des mondanités. Il fallait frapper fort, être injuste, même si on se limite aux Deux Magots et au Flore, fait toujours beaucoup de monde. La littérature dans un premier temps, chercher à être maudit dans un deuxième, avant d'achever le parcours, désenchanté et suicidaire, avec Bosuet dans une main et un fusil à pompe dans l'autre. Surtout presser sur la gâchette au bon moment, puisque plus personne n'est là pour vous crucifier. *Do it yourself.*

Ce qui est admirable chez Greil Marcus, c'est que, à aucun moment, il n'est dupe des convictions, des convulsions ou des conventions des acteurs qu'il met en scène. Ce qui le fascine, outre l'intensité de leurs refus, ce sont leurs tactiques de pouvoir, la manière dont ils obtiennent une célébrité immédiate sans concéder aucun avantage à leurs adversaires, à la manière du Christ ne se contentant pas de critiques, mais passant à l'acte en agressant les marchands du Temple. Et, surtout, en s'appuyant sur la mythologie de son temps. Celle du XX^e siècle a trouvé en Greil Marcus un historien qui, à force d'être marginal, finira par occuper une place centrale. « *Tout le monde sait, écrit-il, que l'Histoire procède par cercles, la surprise vient de la taille des cercles.* »

Roland Jaccard